

Santiago H. Amigorena

Une adolescence taciturne

Le second exil



Extrait de la publication

Une adolescence taciturne

DU MÊME AUTEUR

UNE ENFANCE LACONIQUE, P.O.L, 1998

UNE JEUNESSE APHONE, P.O.L, 2000

Santiago H. Amigorena

Une adolescence taciturne

Le second exil

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
ISBN : 2-86744-868-9

« Qu'il se taise! disait le cousin Gaston las des baleines et des papillons, qu'il se taise! Et s'il veut enseigner le soufre, s'il veut prôner l'oubli et abolir toute douleur autre que dentaire, s'il veut proscrire le savoir, l'écriture, la mémoire, s'il veut être dieu et diable et tout ange déchu, s'il veut des "je" être le plus avarié, le plus avili, le tout autre, qu'il le soit sans nous casser les esgourdes! Pitié, pitié pour nos portugaises! Qu'il se morde la langue cette espèce de ventriloque intégral! qu'il se casse les dents! qu'il souffre la terrible crampe du palais! Mais qu'il se taise!... Qu'il se taise jusqu'à ce que la voix de l'enfant en lui tombe comme un don du ciel, offrant aux mots desséchés l'éclat de son rire, le sel de ses larmes, sa toute-puissante sauvagerie. »

I

Diego Sebastián Amigorena, que, vous vous en souvenez peut-être, nous appelâmes toujours Sebastián, fue, fut, est, es, è, is, sera, será, sarà, était, era, was, serait, sería, a, aura, avait, eut et eût été mon frère. Je suis. Par une très longue suite, par une interminable fugue d'abus de langage, à chaque exil, il devint mon frère davantage. Aux côtés de mon oubli et mon ignorance, j'essaierai ici de convoquer sa mémoire. Ce n'est par paresse ni par témérité, mais tout bêtement parce que je n'ai guère le choix, que je me propose, que je *vous* propose, de nous laisser entraîner par le courant profond de ses souvenirs épars. Pour des raisons fraternelles, et donc inexplicables, je vécus ce second exil, le plus déchirant événement de mon existence,

bien plus à travers son corps qu'à travers mes pensées. Et si la langue est fruste, et si la main pour coucher sur le papier les péripéties de cet élan oriental résiste, aussi malhabile que récalcitrante, soyez indulgents, non envers moi, demiurge assoupi de ces pages, mais envers lui, hémisphère droit qui guide comme sur une toile ici ma main sinistre, et dont je fais projet, dans l'hémisphère boréal où nous mourûmes de froid ensemble, de broser le portrait dans le but seul, par la chaleur que dégage paradoxalement mon oubli lorsque je le frotte à sa mémoire, de nous réchauffer, toi, lui, et moi, quelque peu.

Après avoir vécu six ans en Argentine, après qu'un premier exil nous eut permis de passer six ans dans cette république, qu'on dit « orientale », d'Uruguay, et juste avant que le second exil ne nous contraignît à venir passer six fois six ans en France, nous demeurâmes un mois entier à Buenos Aires. Allouez-moi, Français volages, avant de vous conter le mal que vous fites aux dangereux chauffe-eau des tropiques que nous étions alors par votre glacial accueil, de me remémorer le seul souvenir que je garde de ce dernier mois passé dans ma ville de naissance et de silence premier, dans la ville affable, *nombreuse*, où je ne devais revenir, le front fané, que dix ans après le second exil.

J'habitais chez ce cousin aux deux kilos trois précoces qui fut l'interprète de mon mutisme.

Mon frère n'était pas là : il dormait sans doute chez les Itzigsohn. La nuit était couverte de ronflements d'éléphants. Le jardin Botánico étalait ses massifs sombres dans nos rêves et nos insomnies. Mon cousin avait-il changé ? avait-il perdu le pouvoir supersonique d'entendre cette voix tenue terrée au plus profond de mes entrailles ? J'habitais chez lui, je dormais dans l'un de ses lits superposés, mais je n'ai nul souvenir que nous fûmes encore capables de vivre, comme nous le fîmes pendant les six premières années de nos existences, dans un partage absolu du silence et de la parole. Je dormais chez lui – ou je ne dormais pas, comme cette nuit-là où la porte aux gonds rouillés, molle et volubile à la fois, s'est ouverte très tard, au-delà de minuit. C'était ma mère, ma mère et son intarissable tendresse, ma mère argentine, ma mère entière, ma mère heureuse d'avant le second exil, qui tendrement venait à mes côtés et tendrement m'annonçait qu'el abuelo Horacio était mort. Comme de tant d'autres désastres de ma baveuse existence, l'image qui éclaire aujourd'hui le mieux son souvenir, la trace qui la première s'offre pour statuer sur sa stature dans la sorte d'échelle *logarithmique* que constitue la longue traînée visqueuse que j'étale derrière moi comme un limaçon (et que j'appelle parfois mon histoire), est une photo. Quel insigne pH me permet-il de vérifier ainsi

dans une image morte la vivacité du souvenir de son décès? je ne saurais le dire avec exactitude. (Accordez-moi qu'il n'est pas chose simple de vérifier dans une image morte la vivacité du souvenir d'un décès.) Peut-être s'agit-il d'un potentiel d'Oubli, que je devine plus que je ne perçois, et qui me permet, dans le passé possible de mon existence, dans le passé incertain dont j'établis lentement, mollusquement, la certitude – afin de fonder ce qu'un jour j'espère pouvoir nommer mon *Habitude* –, d'estimer la valeur ou la nullité littéraire de mes souvenirs. Comme l'indice exprimant l'activité de l'ion d'Hydrogène à l'escargot chagriné soucieux de savoir si son urine est acide ou alcaline, ce *pO* intime me permet de juger – par l'ignorance – de la pertinence ou de l'impertinence de la part maudite de mes souvenirs clairsemés.

Cette photo? Au fond, un parc dont j'ai oublié le nom; au-devant, el abuelo Horacio sur un vélo dont le hurlement, sous ses cent vingt kilos, est presque audible sur la surface sensible au noir et blanc délavé, et moi, minuscule à ses côtés, sur un tricycle à quatre roues. El abuelo Horacio penche admirablement. Derrière cette image photographique, mille autres images internes se précipitent allégrement : celle de sa quinta, où nous nous rendions un week-end sur deux, et où il montait impitoyablement à cheval;

celles de sa quinta où mon frère et moi aussi, dès notre plus jeune âge – mon frère avec un plaisir continu qui se prolongea bien après notre arrivée tricolore ; moi, avec une succession de joies et de peines qui ne cessèrent d’alterner tout au long de ma taciturne adolescence –, nous nous étions laissé longuement entraîner avec lui dans les courses folles de ses hipparions ; celles de ses visites en Uruguay également, lorsque sa *furieuse luciole métallique* perçait de ses phares la pénombre de la calle Parra del Riego, annonçant une nuit au Casino de Carrasco avec le tío Roberto, une nuit de martingales et de paris insensés dont nous attendrions le dénouement avec anxiété ; images multiples de ces visites imprévues, de ces visites imprévisibles, qui pouvaient aboutir aussi à une échappée au Centenario où nous accompagnions el abuelo Horacio, pour qui le *nec plus ultra* du plaisir était de partager son plaisir, et que le dégoût que mon père, à l’inverse de mon frère et moi, nourrissait pour le football depuis qu’à l’âge de quinze ans, lors d’un mémorable Boca-River, de la Popular située au-dessus de sa tête à la Bombonera, un hincha imbibé de bière s’était soulagé sur lui, avait privé d’une filiale compagnie ; images presque perdues, presque banales, de son immense Mercedes où nous jouions avec les strapontins situés face au siège arrière de la voiture ; images innombrables,

éparpillées, qui surpeuplent cette sorte d'impuissance que nous nommons mémoire, et qui me font ici écrire et mourir; images innombrables que je dénombre pourtant et qui tournoient comme une farandole macabre autour de l'image reine : celle de l'abuelo Horacio assis dans le salon de l'appartement de la calle Mansilla un soir où la lumière orangée et la chaleur suffocante présageaient l'orage, un soir où, *le col défait, le souffle court, la famille disposée autour de ses cent vingt kilos*, tout indiquait qu'il devait me punir. Image terrible de la Nuit Raisinée de l'enfance qui restera pour le jeune têtard laconique que je fus, et pour des raisons obscures que l'obèse crapaud graphomane que je suis ne peut parvenir à éclaircir, à jamais liée au souvenir de sa mort. Image dernière dans sa simplicité imaginaire car la mort, qui arriva lors de ce dernier mois passé à Buenos Aires, comme toute mort d'un être cher, n'a laissé guère d'images, mais cette manière de mémoire sans langage, cette espèce de sensation physique et métaphysique à la fois qui, comme celle provoquée par les cauchemars, nous fait intimement douter de la réalité.

Les morts ont ceci de remarquable qu'on les oublie constamment, mais lorsqu'on se souvient d'elles, toutes les impressions d'alors se rétablissent exactement, *simultanées et pénétrantes, dans leur singularité incomparable.*

De la mort de l'abuelo Horacio, donc, presque pas d'images, ou plutôt, pas d'autres images que celles du cortège infini de mauvais songes qui depuis se succèdent dans mes nuits. Que disent les rêves ? Que ma mère me fit entrer dans la demeure sombre ; que du salon, par la porte entr'ouverte, je le vis étendu sur le lit, cousu dans cette effrayante et aveugle peau des morts qui fait encore partie de l'être et déjà lui est étrangère : *le sac de voyage de la vie*. Ramonita, une jeune fille qui travaillait depuis sa naissance chez mes grands-parents paternels, s'approcha de moi. Et d'une voix qui se voulait consolante et qui était inconsolable, elle me dit : « Il dort. » *Il ne dormait pas*. Mon père s'approcha à son tour et me demanda d'aller le voir. *Mais j'ai peur, je ne veux pas*. Mon père n'insista pas. Peut-être a-t-il eu tort ; peut-être avons-nous eu tort. Peut-être, si j'avais touché le corps froid, si j'avais senti qu'il n'y avait là que chair morte, j'aurais compris alors tout ce qui dans el abuelo Horacio était éternel *et ne devait pas mourir*. Mais non, encore une fois, comme à la Fábrica devant ce qui fut el abuelo Zeide, comme en Uruguay face à l'étudiant assassiné bulevar Artigas, quelque chose de fondamental dans la mort me demeurerait étranger. Face au cadavre, je n'ai pas songé : « Je suis mort ; tout est mort. » Et si j'ai refusé de pousser la porte de la triste chambre, si je n'ai pas accepté de jouer à la croire habitée, si j'ai agi comme si j'avais déjà su

que *le vrai lieu des morts est nulle part*, si j'ai senti que le mot *mort* lui-même en savait plus long que moi sur ce qu'il désignait, si j'ai pensé confusément qu'el abuelo Horacio était devenu cet homme purement humain contre lequel, au moment de mourir, chacun s'échange *et qui meurt seul à la place de tous*, si j'ai perçu alors qu'il était étrange qu'il délaissât son nom *comme un jouet cassé*, je ne me sentis pas pour autant ébranlé à la racine de l'existence, *là où il n'y a plus ni sentiment ni pensée*. J'étais trop jeune. Je ne pouvais formuler cette phrase décisive : « La mort existe » ; je ne pouvais entrevoir la seconde nature de la mort, qui ne relève pas de l'esprit, qui n'est ni belle ni triste, *mais plutôt un peu inconvenante*. Mais qu'importe ce que je sentais alors. Les enfants sont *le miroir de la mort*, mais ils le sont avec cette même incapacité qu'ont les glaces à garder les chimères qu'elles reflètent. *Et puis les morts vieillissent aussi*. Dans le reflet que l'enfant de ces jours lointains adresse à l'adulte d'aujourd'hui tels ces miroirs convexes qu'on appelle des sorcières, ou tel le miroir d'un lac agité par les rafales intermittentes d'un vent capricieux, comme si souvent, ce qui importe davantage que l'exactitude des instants passés est l'inexactitude dans laquelle ils plongent tout ce qui les entoure. Et la mort de l'abuelo Horacio est ici essentielle uniquement parce qu'elle propage, dans le passé comme dans le présent, cette sensation diffuse que la vie n'est qu'une suite de

mauvais rêves qu'aucun réveil ne peut effacer définitivement, une suite de mauvais rêves qui se superposent les uns aux autres sans que jamais l'on sache lequel commence, mais certain que les autres ne sont pas finis.

*Que l'âme endormie s'éveille,
l'esprit s'avive et s'anime,
contemplant
comment s'écoule la vie,
comment s'approche la mort
tant taisant.*

Comme la mort de l'abuelo Horacio, le second exil ouvrait une nouvelle ère de mon existence, il amorçait un nouveau cauchemar et l'initiait de telle sorte que je croirais pour le restant de ma vie qu'à un moment ou l'autre je pourrais enfin me réveiller. Et de ce sentiment d'un éveil possible, de ce sentiment qui ne m'a plus quitté, devait surgir continuellement en France un rêve, étrange et ô combien familier, dont la venue annonce inmanquablement au mois de novembre le désespoir de l'hiver, la tristesse infinie des matins froids et nocturnes, et des nuits presque matinales, qui m'envahit sans cesse à ce moment précis de l'année depuis que j'habite Paris. À l'aube de l'hiver, depuis près de trente ans, je rêve que je suis en Uruguay. Le plus souvent, je me trouve à Punta Ballena, du côté

du fleuve, et le rêve répète inlassablement, comme s'il occupait toute la nuit, l'impossibilité de me rendre au-delà de Punta del Este, du côté de l'océan. Quel est le sens de ce rêve mille fois rêvé? Pourquoi ne fais-je pas, comme tant d'exilés, le rêve plus simple, le rêve plus clair, de l'impossibilité, non pas de me rendre du fleuve uruguayen à l'uruguayen océan, mais de me rendre de Paris en Uruguay? Est-ce seulement parce que l'Uruguay était déjà un lieu d'exil, ou y a-t-il quelque autre sens caché dans les fleuves et les océans?

Après avoir vécu six ans en Argentine, après les six années du premier exil en Uruguay, après ce dernier mois d'automne passé à Buenos Aires, nous partîmes, ma mère, mon frère et moi, au début du mois de mai. Notre billet d'avion nous concédait, ou nous imposait, toute une série d'escales; et à chaque escale – sauf la première – nous devions nous arrêter quelques jours. Bien sûr, le souvenir le plus déchirant, aigu comme une douleur dentaire, est justement celui de cette première escale, de cette maigre demi-heure passée dans l'aéroport de Montevideo. Il pleuvait, et en descendant de l'appareil, je cherchais en vain du regard des visages familiers. Mais nous étions partis d'Uruguay en Argentine un mois plus tôt en disant à tout le monde que nous nous rendions en Europe pour de nombreuses années. Personne ne pouvait être au

courant de ce minuscule séjour auquel nous astreignait notre billet d'avion. Ni Daniel, ni Fon, ni Guille, ni Sandra. *Personne*. Et alors que depuis des mois nous ne songions qu'à cela, alors que nous avions vécu les dernières semaines dans la maison de la calle Parra del Riego en essayant désespérément de comprendre ce qu'il serait, ce ne fut qu'à l'instant lointain du retour dans l'avion, le pied lourd, le pas lent, traversant le désert infini qu'étaient devenues les quelques dizaines de mètres qui séparaient l'aérogare de l'appareil, mêlant nos gouttes intimes aux infimes gouttes de pluie, que nous sûmes enfin combien le second exil serait plus douloureux que le premier.

Notre deuxième escale fut la ville hirsute de Rio. À l'inverse de ces Portugais qui y débarquèrent quelques siècles plus tôt et s'enfoncèrent dans la vierge Amazone à la recherche de l'Eldorado, je convainquis sans peine quelque autochtone d'échanger sa verroterie contre mon or. Toute ma fortune, mes fameux 119 \$ recueillis lors de la vente de la totalité des jouets accumulés pendant le premier exil, mes famoureux 119 \$ qui, croyais-je, devaient m'assurer un second exil douillet, furent dépensés dès le deuxième jour du voyage pour l'acquisition de quelque pacotille que je conserve encore et dont la valeur heureusement, se bonifiant d'année en année, doit facilement atteindre aujourd'hui les 25 ou 30 cents. De

Rio, à part cette expérience honteuse, point de souvenirs. Et après la prolifique période de la fin du premier exil, pas de texte écrit alors dont je pourrais à présent tirer quelque enseignement ou quelque sarcasme.

Mais venons-en à ces souvenirs solides, massifs, n'ayant que faire de la raison, et provoqués par des expériences qui, dans les premiers temps du second exil, m'occupèrent bien davantage que l'écriture. Ce fut dans le transatlantique 707 qui nous emmenait de Rio à Dakar que nous mîmes au point, Sebastián et moi, notre célèbre « Méthode pour dormir ». Je ne saurais dire aujourd'hui quelle emphase, soudaine et déplacée, précocement cartésienne, nous poussa d'ailleurs à la nommer ainsi. Il ne s'agissait pas tant d'une *méthode* que d'une simple position, d'une tournure que nous proposâmes à nos corps courbatus par la défaite du départ. Si vous avez effectué quelque long périple sur un siège de voiture ou d'avion, vous devez savoir l'impuissance qu'on y éprouve à y trouver le sommeil. La tête le plus souvent, lorsque l'on s'endort, retombe, veule et inlassable, sur un côté ou en avant, coupant notre respiration, et nous réveillant aussitôt. Avec mon frère, nous nous mîmes d'accord qu'à chaque voyage, pour dormir assis, nous nous courberions, la tête de l'un sur les genoux de l'autre, la tête de l'autre sur le dos de l'un, créant

N° d'éditeur : 1758
N° d'imprimeur : 020069
Dépôt légal : février 2002

Imprimé en France



Santiago H. Amigorena
Une adolescence taciturne

Cette édition électronique du livre
Une adolescence taciturne de SANTIAGO H. AMIGORENA
a été réalisée le 26 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2002
par Normandie Roto Impression s. a.
(ISBN : 9782867448683 - Numéro d'édition : 2591).
Code Sodis : N46403 - ISBN : 9782818009451
Numéro d'édition : 230864.